



C'est l'heure des contesillustrés



La Reine des Neiges
Deuxième Histoire Un petit garçon et une petite fille
Hans Christian Andersen

(A partir de 6 ans – 14'30" – 2 071 mots)



Dans une grande ville, où il y a tant de maisons et tant de monde, qu'il ne reste pas assez de place pour que chaque famille puisse avoir son petit jardin et où la plupart des personnes doivent se contenter d'avoir des fleurs en pots, deux enfants pauvres avaient un petit jardin tout de même plus grand qu'un simple pot de fleurs.

Ils n'étaient pas frère et sœur, mais s'aimaient autant que s'ils l'avaient été.



C'est l'heure des contesillustrés



Leurs parents habitaient juste en face les uns des autres, là, où le toit d'une maison touchait presque le toit de l'autre, séparés seulement par les gouttières.

Une petite fenêtre s'ouvrait dans chaque maison, il suffisait d'enjamber les gouttières pour passer d'un logement à l'autre.

Les familles avaient chacune devant sa fenêtre une grande caisse où poussaient des herbes potagères dont elles se servaient dans la cuisine, et dans chaque caisse poussait aussi un rosier qui se développait admirablement.

Un jour, les parents eurent l'idée de placer les caisses en travers des gouttières de sorte qu'elles se rejoignaient presque d'une fenêtre à l'autre et formaient un jardin miniature.

Les tiges de buis pendaient autour des caisses et les branches des rosiers grimpaient autour des fenêtres, se penchaient les unes vers les autres, un vrai petit arc de triomphe de verdure et de fleurs.

Comme les caisses étaient placées très haut, les enfants savaient qu'ils n'auraient pas le droit d'y grimper seuls, mais on leur permettrait souvent d'aller l'un vers l'autre, de s'asseoir chacun sur leur petit tabouret sous les roses, et ils ne jouaient nulle part mieux que là.

L'hiver, ce plaisir était fini.

Les vitres étaient couvertes de givre, mais alors chaque enfant faisait chauffer sur le poêle une pièce de cuivre et la plaçait un instant sur la vitre gelée.

Il se formait un petit trou rond à travers lequel épiait à chaque fenêtre un petit œil très doux, celui du petit garçon d'un côté, et celui de la petite fille de l'autre.

Lui s'appelait Kay et elle Gerda.

L'été, ils pouvaient, d'un bond, venir l'un chez l'autre ; l'hiver il fallait d'abord descendre les nombreux étages d'un côté et les remonter ensuite de l'autre.



Dehors la neige tourbillonnait.

- Ce sont les abeilles blanches qui papillonnent , disait la grand-mère,
- Est-ce qu'elles ont aussi une reine ? demanda le petit garçon qui savait que les véritables abeilles en ont une.
- Mais bien sûr ! dit grand-mère.
- Elle vole là où les abeilles sont les plus serrées, c'est la plus grande de toutes et elle ne reste jamais sur terre, elle remonte dans les nuages noirs.
- Souvent, lorsque l'hiver elle voltige dans les rues de la ville et jette un coup d'œil à travers les vitres, celles-ci en se gelant se couvrent étrangement de fleurs de glace...
- Nous avons vu cela bien souvent ! dirent les enfants et ainsi ils surent que c'était vrai.
- Est-ce que la Reine des Neiges peut entrer ici ? demanda la petite fille...
- Elle n'a qu'à venir, dit le petit garçon, je la mettrai sur le poêle brulant et elle fondra aussitôt !

Mais grand-mère lui caressa les cheveux et parla d'autre chose.

Le soir, le petit Kay, à moitié déshabillé, grimpa sur une chaise près de la fenêtre et regarda par le trou d'observation.

Quelques flocons de neige tombaient au dehors, et l'un de ceux-ci, le plus grand, atterrit sur le rebord de l'une des caisses de fleurs.

Ce flocon grandit peu à peu et finit par devenir une dame vêtue du plus fin voile blanc fait de millions de flocons en forme d'étoiles.

Elle était belle, si belle, faite de glace aveuglante et scintillante et cependant vivante.

Ses yeux étincelaient comme deux étoiles, mais il n'y avait en eux ni calme, ni repos. Elle fit vers la fenêtre un signe de la tête et de la main.

Le petit garçon, tout effrayé, sauta au bas de la chaise, il lui sembla alors qu'un grand oiseau, au dehors, passait en plein vol devant la fenêtre.



Le lendemain fut un jour de froid clair, puis vint le dégel et ensuite le printemps. Le soleil brillait, la verdure commençait à se montrer, les hirondelles bâtissaient leur nid, les fenêtres s'ouvraient et les enfants, de nouveau, s'asseyaient dans leur petit jardin sur la gouttière là-haut, très haut au-dessus des nombreux étages.

Cet été-là, les roses fleurirent magnifiquement.

Gerda avait appris un psaume où l'on parlait des roses, cela lui faisait penser à ses propres roses et elle chanta cet air au petit garçon qui lui-même chanta avec elle.

*Les roses poussent dans les vallées,
Où l'enfant Jésus vient nous parler.*

Les deux enfants se tenaient par la main, ils baisaient les roses, admiraient les clairs rayons du soleil de Dieu et leur parlaient comme si Jésus était là.

Quels beaux jours d'été où il était si agréable d'être dehors sous les frais rosiers qui semblaient ne vouloir jamais cesser de donner des fleurs.

Kay et Gerda étaient assis à regarder le livre d'images plein de bêtes et d'oiseaux – l'horloge sonnait cinq heures à la tour de l'église – quand brusquement Kay s'écria :

- Aïe, quelque chose m'a piqué au cœur et une poussière m'est entrée dans l'œil.

La petite le prit par le cou, il cligna des yeux, non, on ne voyait rien.

- Je crois que c'est parti, dit-il, mais ce ne l'était pas du tout !

C'était un de ces éclats du miroir ensorcelé dont nous nous souvenons, cet affreux miroir qui faisait que tout ce qui était grand et beau, réfléchi en lui, devenait petit et laid, tandis que le mal et le vil, le défaut de la moindre chose prenait une importance et une netteté accrue.

Le pauvre Kay avait aussi reçu un éclat juste dans le cœur qui serait bientôt froid comme un bloc de glace.



Il ne sentait aucune douleur, mais le mal était fait.

- Pourquoi pleures-tu ? cria-t-il, tu es laide quand tu pleures, est ce que je me plains de quelque chose ?
- Oh cette rose est dévorée par un ver et regarde celle-là qui pousse tout de travers,
- Au fond ces roses sont très laides, elles ressemblent aux caisses où elles sont plantées...

Il donnait en même temps des coups de pied dans la caisse et arrachait les roses.

- Kay, qu'est-ce que tu fais ! cria la petite,

Et lorsqu'il vit son effroi, il arracha encore une rose et rentra vite par sa fenêtre, laissant là la charmante petite Gerda.

Quand par la suite, elle apportait le livre d'images, il déclarait qu'il était tout juste bon pour les bébés,

et si grand-mère gentiment racontait des histoires, il avait toujours à redire, parfois, il marchait derrière elle, mettait des lunettes et imitait, à la perfection du reste, sa manière de parler.

Les gens en riaient.

Bientôt il commença à parler et à marcher comme tous les gens de sa rue pour se moquer d'eux. Tout ce qui était singulier et peu joli chez eux, il le faisait remarquer par ses imitations.

On se mit à dire : « Il est intelligent ce garçon-là ! »

Mais c'était la poussière du miroir qu'il avait reçue dans l'œil, l'éclat qui s'était fiché dans son cœur qui étaient la conséquence de sa transformation et de ce qu'il taquinait la petite Gerda, laquelle l'aimait de toute son âme...

Ses jeux changèrent complètement, ils devinrent beaucoup plus réfléchis.

Un jour d'hiver comme la neige tourbillonnait au dehors, il apporta une grande loupe, étala sa veste bleue et laissa la neige tomber dessus.



C'est l'heure des contes illustrés



- Regarde dans la loupe, Gerda, dit-il. Chaque flacon devenait immense et ressemblait à une fleur splendide ou à une étoile à dix côtés.
- Comme c'est curieux, bien plus intéressant qu'une véritable fleur, ici il n'y a aucun défaut, ce serait des fleurs parfaites... si elles ne fondaient pas.

Peu après Kay arriva portant de gros gants, il avait son traîneau sur le dos, il cria aux oreilles de Gerda :

- J'ai la permission de faire du traîneau sur la grande place où les autres jouent !

Et le voilà parti.

Sur la place, les garçons les plus hardis attachaient souvent leur traîneau à la voiture d'un paysan et se faisaient ainsi traîner un bon bout de chemin.

C'était très amusant.

Au milieu du jeu, ce jour-là arriva un grand traîneau peint en blanc dans lequel était assis une personne enveloppée d'un manteau de fourrure blanc avec un bonnet blanc également.

Ce traîneau fit deux fois le tour de la place et Kay put accrocher rapidement son petit traîneau à ce grand-là et puis en route, il le suivait.

Dans la rue suivante, ils allaient de plus en plus vite.

La personne qui conduisait tournait la tête, faisait un signe amical à Kay comme si elle le connaissait.

Chaque fois que Kay voulait décrocher son petit traîneau, cette personne faisait un signe et Kay ne bougeait plus.

Ils furent bientôt aux portes de la ville, les dépassèrent même.

Alors la neige se mit à tomber si fort que le petit garçon ne voyait plus rien devant lui, dans cette course folle, il saisit la corde qui l'attachait au grand traîneau pour se dégager, mais rien n'y fit.



Son petit traîneau était solidement fixé et menait un train d'enfer derrière le grand.

Alors il se mit à crier très fort, mais personne ne l'entendit, la neige le cinglait, le traîneau volait, parfois il faisait un bond comme s'il sautait par-dessus des fossés et des mottes de terre.

Kay était épouvanté, il voulait dire sa prière et seule sa table de multiplication lui venait à l'esprit.

Les flocons de neige devenaient de plus en plus grands, à la fin on eut dit de véritables maisons blanches.

Le grand traîneau fit un écart puis s'arrêta et la personne qui le conduisait se leva, son manteau et son bonnet n'étaient faits que de neige et elle était une dame si grande et si mince, étincelante : la Reine des Neiges.

- Nous en avons fait du chemin, dit-elle, mais tu es glacé, viens dans ma peau d'ours.

Elle le prit près d'elle dans le grand traîneau, l'enveloppa du manteau. Il semblait à l'enfant tomber dans des gouffres de neige.

- As-tu encore froid ? demanda-t-elle en l'embrassant sur le front.

Son baiser était plus glacé que la glace et lui pénétra jusqu'au cœur déjà à demi glacé.

Il crut mourir, un instant seulement, après il se sentit bien, il ne remarquait plus le froid tout alentour.

- Mon traîneau, n'oublies pas mon traîneau, c'est la dernière chose dont se souvint le petit garçon.

Le traîneau fut attaché à une poule blanche qui vola derrière eux en le portant sur le dos.

La Reine des Neiges posa encore une fois un baiser sur le front de Kay, alors il sombra dans l'oubli total, il avait oublié Gerda, la grand-mère et tout le monde à la maison.

- Tu n'auras pas d'autre baiser, dit-elle, car tu en mourrais.



C'est l'heure des contesillustrés



Kay la regarda. Qu'elle était belle, il ne pouvait s'imaginer visage plus intelligent, plus charmant.

Elle ne lui semblait plus du tout de glace comme le jour où il l'avait aperçu sur la fenêtre et où elle lui avait fait des signes d'amitié.

A ses yeux, elle était aujourd'hui la perfection, il n'avait plus du tout peur.

Il lui raconta qu'il savait calculer de tête, même avec des chiffres décimaux, qu'il connaissait la superficie du pays et le nombre de ses habitants.

Elle lui souriait....

Alors il sembla à l'enfant qu'il ne savait au fond que peu de choses et ses yeux s'élevèrent vers l'immensité de l'espace.

La reine l'entraînait de plus en plus haut jusqu'à un gros nuage noir. Le vent sifflait et grondait, on eût cru entendre de vieilles chansons. Ils volèrent par-dessus les forêts et les océans, les jardins et les pays.

Au-dessous d'eux le vent glacé soufflait, les loups hurlaient, la neige étincelait, les corbeaux croassaient, mais, tout en haut, brillait la lune, si grande et si claire, et Kay la regardait tout au long de cette nuit d'hiver.

Au matin, il dormait au pied de la Reine des Neiges.

Découvrez notre Association « C'est l'heure des contes »
grâce à sa page Facebook

En cliquant sur ce lien

<https://www.facebook.com/Cest-lheure-des-Contes-109456193800689>



C'est l'heure des contesillustrés



Ou en scannant ce QR code

